# Théâtre Français. *Le Tartufe des mœurs*, *Les Deux frères* [extraits].

On pourrait croire que ce spectacle n'était pas assez comique pour le dimanche ; ce serait mal connaître les habitués du dimanche. Ce jour-là, le parterre est rempli d'écoliers, de provinciaux, de gens qui par état ne peuvent aller à la comédie un autre jour ; or, ces gens-là veulent de l'intérêt, du sentiment, de la morale et de l'esprit, beaucoup plus que du comique ; ils craignent de passer pour gens du peuple ; le rire leur paraît ignoble, et ils sont toujours prêts à donner le nom de bêtises aux choses naturelles et plaisantes.

On dit que Molière lisait ses comédies à sa servante, et que les endroits où elle éclatait de rire étaient ceux qu'il regardait comme les meilleurs : les servantes du temps de Molière ne ressemblaient guère à celles du nôtre. Nos servantes d'aujourd'hui sont de beaux-esprits pour qui rien n'est jamais trop sublime, trop pathétique au théâtre. Voici un trait dont j'ai été témoin, et que je puis garantir. Dans une maison où j'étais très assidu, on avait eu la complaisance d'envoyer à la comédie une domestique de confiance qu'on affectionnait beaucoup : c'était un jour où l'on donnait *Cinna*, pièce où par malheur les honnêtes gens s'ennuient beaucoup. Il est bien évident que cette fille n'y entendit que de grands mots qu'elle ne comprenait pas : elle revint extasiée, transportée d'admiration ; ses exclamations sur la beauté de *Cinna* étaient très comiques. Quelque temps après on jugea qu'une femme de chambre qui avait pris tant de plaisir à une tragédie telle que *Cinna*, en aurait bien davantage à une comédie plaisante beaucoup plus à sa portée ; on l'envoyer donc à *L'Homme à bonnes fortunes*: elle revient de là toute à la glace, dédaigneuse et rechignée, et quand on l'interrogea sur l'effet que le spectacle avait produit sur elle, elle répondit d'un air de mépris : *Ce sont des bêtises.* Le héros de la pièce l'avait scandalisée ; elle aurait cru se compromettre en riant des fourberies d'un jeune homme si corrompu, si immoral.

Les gens du commun ne s'amusent pas de ce qui est naturel et vrai ; ils ne trouvent aucun mérite aux choses quand ils s'imaginaient qu'ils auraient pu les penser et les dire eux-mêmes : il y a plus, les gens du monde, les gens comme il faut, quand ils n'ont pas l'esprit cultivé, ne peuvent se persuader que la comédie est faite pour représenter les vices et les ridicules ; ils rendent l'auteur responsable des défauts de ses personnages ; et ils ne trouvent pas le mot pour rire dans des peintures fidèles de la société auxquelles ils se reconnaissaient trop souvent. En général, les honnêtes gens qui ont de l'esprit, de l'expérience et du bon sens, préfèrent à tous les genres de spectacle la bonne comédie qui peint les mœurs et les ridicules ; ils sont ennuyés et fatigués du charlatanisme, des exagérations et du faux de la tragédie. Mais les honnêtes gens qui ont de l'esprit et du sens, qui aiment la nature et la vérité, marquent si peu dans le monde et forment un si petit troupeau, que les autres genres ont une immense majorité d'amateurs. Le peuple, de tout temps, a préféré la tragédie : les sots ont un cœur comme les autres : il ne faut point d'esprit pour éprouver des passions ; il en faut pour sentir le ridicule.

*Le Tartufe des mœurs* est odieux sans être comique : les fortes situations de l'ouvrage sont amenée d'une manière peu vraisemblable. On ne conçoit pas comment un scélérat tel que Valsain qui fait l'acquisition de tous les biens de son frère, sous le nom d'un usurier juif, n'a pas pris toutes ses sûretés contre l'infidélité de son prête-nom. Comment l'oncle Sudmer peut-il acheter de cet usurier les titres de propriété des acquisitions faites pour le compte de Valsain ? Il y a là une foule de suppositions incroyables auxquelles le spectateur ne prend pas garde, tant il a de plaisir à voir Valsain dépouillé des biens qu'il a si injustement acquis. La situation du quatrième acte fourmille aussi d'invraisemblances, bien moins excusables que celles que La Bruyère a reprochées au *Tartufe* de Molière ; mais il ne faut pas désormais nous attendre que les auteurs nous feront bon marché des beautés dramatiques : c'est une des denrées qui a le plus renchéri.

Le jeu de Dams, dans le rôle du Tartufe, couvre bien des défauts : l'acteur y produit tant d'effet qu'on n'a pas de loisir de chicaner l'auteur. Le troisième et le quatrième acte maintiendront cette pièce au théâtre : le troisième a le mérite singulier d'être à la fois touchant et comique ? Armand y est très intéressant dans le rôle du jeune Florville ; et Saint-Fal très bien celui de l'oncle déguisé en usurier. […]

Geoffroy.